31761 08265326 2

Séguier, Armand Louis Maurice
Les hasards de la guerre

PQ
2427
S385H3
1809

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leshasardsdelagu00sg

LES HASARDS

DE

LA GUERRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 2 prairial an 10.

PAR MAURICE S....,

*Auteur de l'*Entrevue, ou *le* Rendez-vous, *du* Maréchal d'Anvers *et de* la Parisienne à Madrid,

SECONDE ÉDITION.

LIBRARY
MAY 29 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2427
S385H3
1809

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue de l'Echelle, N.° 10.

1809.

PERSONNAGES.

Le baron de STOLBERG, colonel autrichien.	M. *Vertpré.*
ROSEMONDE, sœur du colonel.	Mad. *Belmont.* / Mad. *Desmare.*
GERCOUR, officier de hussards français.	M. *Henri.* / M. *Armant.*
L'ÉPINE, valet de Gercour.	M. *Carpentier.* / M. *Fichet.*
MELCHISEDECH.	M. *Carle.*
Un Huissier.	M. *Edouard.*
Plusieurs Créanciers, dont un Cuisinier.	
Domestiques du baron.	

La Scène se passe à Strasbourg, dans une maison louée par Gercour. Le théâtre représente un sallon ; porte à droite, à gauche et dans le fond ; une table à déjeûner est dressée un peu en arrière, trois chaises autour ; à gauche un bonheur du jour ; au-dessus un tableau quelconque.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

LES HASARDS

DE LA GUERRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ÉPINE, *il entre pensif.*

La reconnaissance, il faut en convenir, est une bien belle chose! Mais se ruiner par reconnaissance, c'est trop fort, sur-tout par le tems qui court; nous sommes un peu ingrats, nous autres gens du nouveau siècle; au fait, cela ne peut pas être autrement.

Air: *De l'Opéra Comique.*

Nous avons tant de beaux esprits;
Tant de savans, tant de grands hommes;
Les traits fameux, les grands écrits
S'accumulent en telles sommes,
Que ne pouvant plus couronner
Leur innombrable multitude,
Le siècle se voit condamner
A les payer (*bis.*) d'ingratitude.

Mais, est-ce bien la reconnaissance toute seule qui fait agir mon maître? On aura beau dire, la reconnaissance ne va pas si loin — J'ai bien là certain papier (*il regarde pour voir s'il est seul.*) qui pourrait m'éclaircir le fait.— Un moment! puis-je lire sans scrupule, un papier trouvé dans la chambre de mon maître? Si c'est une lettre, d'abord cela ne se doit pas! — Mais, non, ce n'est point une lettre.— Ah! dès que ce n'est point une lettre! Voyons: (*il lit.*) Livre de mes pensées, première partie. — Oh! oh! qu'est-ce que c'est que cela? Les pensées d'un officier de hussards, cela doit être profond.—Mais quoi?

Air: *Vaudeville de la soirée orageuse.*

Sur cette moitié de feuillet
Seraient-elles toutes tracées?
Une, deux, trois, trois en effet
Dans tout l'ouvrage, trois pensées!

Eh ! Eh !

Dans ce métier-là, tout-à-coup
L'on ne voit pas faire fortune ;
En avoir trois ; mais c'est beaucoup ;
J'en connais qui n'en ont pas une.

(*Il lit.*)

Première pensée.—Devise d'un officier français.—La première heure au devoir, la seconde au plaisir, toute sa vie à l'honneur.—La pensée est bien ; mais mon maître a fait encore mieux, il l'a mise en action.

Seconde pensée, sur l'amour. Diable, voyons cela ! Pour braver l'amour, il ne s'agit que de l'envisager gaîment ; dès que l'on devient sérieux, l'on est perdu. Il y a plus d'esprit que de sentiment dans celle-ci.

Troisième pensée sur l'amour encore. Eh ! mais il me semble que nous avons changé de ton.—Amour, divin amour, pardonne-moi mes blasphêmes, j'ignorais ta puissance, j'ai vu Rosemonde.—Ah ! c'est mademoiselle Rosemonde.—j'ai vu Rosemonde, amour, je te consacre le reste de ma vie. A la simplicité de cette pensée là, on voit bien qu'elle vient du cœur.

J'ai donc enfin le mot de l'énigme, nous sommes amoureux sans que personne s'en doute, et c'est de mademoiselle Rosemonde, sœur de ce vieux colonel autrichien, qui nous traita si bien lorsque nous étions prisonniers en Allemagne, et auquel depuis nous avons sauvé la vie.—Mais si nous l'aimons, pourquoi ne nous déclarons-nous pas ? Serait-ce parce que mademoiselle Rosemonde a seize quartiers de noblesse, et que nous autres :

Air : *Vaudeville de la fille en loterie.*

Au tems de nos preux chevaliers,
On s'ennoblissait par la guerre,
Les titres suivaient les lauriers,
Et l'honneur servait de salaire.
Ah ! si toujours dans les combats
On récompensait la prouesse,
Aujourd'hui combien de soldats
Auraient de titres de noblesse.

(*Il ferme le papier et le met dans sa poche.*)

Tout cela est bel et bon, mais nos dettes, qui est-ce qui les paiera ? Jusqu'à l'arrivée du courrier que nous avons envoyé à notre oncle, comment ferons-nous taire le vieux Juif de Strasbourg qui nous loue cette maison ? Ce maudit Melchisedech.

SCENE II.

L'ÉPINE, MELCHISEDECH.

L'ÉPINE.

Tous les matins exactement, à l'heure du déjeûner, il vient nous souhaiter le bonjour le plus perfide.

MELCHISEDECH.

Bonjour, monsieur l'Épine.

L'ÉPINE.

Le voilà, l'enragé, le voilà. (*Haut.*) serviteur au brave, à l'honnête, à l'excellent monsieur Melchisedech! Quel air frais et dispos! Savez-vous que vous avez l'air de vivre encore long-tems?

MELCHISEDECH.

S'il plaît à Dieu.

L'ÉPINE, *à part.*

Au diable plutôt! (*haut.*)

Air: *une fille et un oiseau.*

Cher monsieur, asseyez-vous,
Prendriez-vous quelque chose?
Un petit verre à la rose,
Vous déjeûnez avec nous:
J'ai là certaine bouteille
D'une liqueur sans pareille,
La couleur en est vermeille
Et le bouquet engageant.
Souffrez que l'on vous invite;
Que voulez-vous, parlez vite?

MELCHISEDECH.

Je veux avoir mon argent.

L'ÉPINE.

Votre argent! votre argent! Si vous saviez à quoi nous l'employons, votre argent, vous n'auriez pas le cœur de nous faire une pareille demande!

MELCHISEDECH.

Plaît-il?

L'ÉPINE.

N'êtes-vous pas honteux d'en agir si brutalement avec des gens qui se ruinent par reconnaissance?

MELCHISEDECH.

Et que m'importe, à moi!

L'ÉPINE.

Mais écoutez donc, je vous en fais juge! — Mon mai-

tre, officier plein de valeur et de grandeur d'ame, du retour du fond de l'Allemagne où il était prisonnier, rejoint ses drapeaux. — Une bataille se livre. — Qui apperçoit-il dans la mêlée? son ami, son bienfaiteur, un colonel autrichien qui, dans sa captivité, l'avait comblé de biens, qui lui avait fait obtenir son château pour prison, qui lui avait fait faire connaissance avec une sœur charmante, vous l'avez vue, c'est cette demoiselle Rosemonde; si aimable, si naïve, qui a de si jolies petites manières. . .

MELCHISEDECH.

Au fait.

L'ÉPINE.

J'y suis. Ce colonel, enveloppé de nos hussards, dangereusement blessé, ne se défendait plus qu'à peine; là, je vous le demande, vouliez-vous que mon maître le laissât périr?

MELCHISEDECH.

Ce n'est pas mon affaire.

L'ÉPINE.

Or, donc il lui sauve la vie. — Mais ce n'était pas tout, sa blessure était dangereuse, il fallait le soigner; mon maître le fait emporter du champ de bataille dans la ville prochaine; comme il n'a pas de maison; il loue la vôtre, comme il n'a pas de meubles, vous lui en fournissez; comme il n'a pas d'argent, il vous en emprunte. — Le desir de sauver son bienfaiteur, est le seul sentiment qui le guide.

Air : *Tenez moi je suis un bon homme.*

L'honneur d'une telle conduite
Devrait attendrir votre cœur.

MELCHISEDECH.

Je ne m'attendris pas si vite,
Et m'entends fort mal en honneur.

L'ÉPINE.

Quelques instans de patience.

MELCHISEDECH.

Ce sont-là des instans perdus.

L'ÉPINE.

Songez à la reconnaissance.

MELCHISEDECH.

On ne prête pas là-dessus.

L'ÉPINE.

Écoutez, je viens de faire une découverte superbe. (*Mystérieusement.*) Mon maître — est amoureux.

MELCHISEDECH.

Ce n'est pas moi que cela regarde.

L'ÉPINE.

Assurément! Mais vous ne voyez donc pas où cela peut aller? La demoiselle est riche, et comme elle n'est sœur du colonel que d'un second lit, elle réunira la fortune des deux familles; vous sentez bien que si nous épousions...

MELCHISEDECH.

Oui, mais si vous n'épousez pas? — Voilà trois mois que j'attends, et c'est beaucoup trop. — Je suis si pauvre, si à plaindre.

L'ÉPINE.

Allons donc, vous vous moquez.

MELCHISEDECH.

Sur mon honneur, monsieur l'Épine, nous ne faisons plus rien.

L'ÉPINE.

Finissez donc.

MELCHISEDECH.

C'est comme je vous le dis, nous ne faisons plus rien, il nous faut renoncer au métier.

L'ÉPINE.

Oh ciel! serait-ce par hazard le cri de la conscience?

MELCHISEDECH.

De la conscience! — Non.

L'ÉPINE.

Le monde serait-il devenu plus sage, les faiseurs d'affaires moins fous, les jeunes gens plus rangés?

MELCHISEDECH.

Non, monsieur l'Épine, non, vous n'y êtes pas, du tout.

L'ÉPINE.

Eh quoi donc!

MELCHISEDECH.

Autrefois nous faisions seuls certain petit commerce; aujourd'hui tout le monde s'en mêle.

L'ÉPINE.

Est-il possible.

MELCHISEDECH.

Air: *Cet arbre apporté de Provence.*

Depuis que des lois favorables,
Tout en voulant nous consoler,
A chacun nous ont fait semblables,
Chacun cherche à nous ressembler.
Sur nos droits le monde empiète,
Et prend des goûts si lucratifs,
Que si la loi ne les arrête
Tous les Chrétiens se feront Juifs.

C'est comme je vous le dis, monsieur l'Épine.

Oui, si la loi ne les arrête,
Tous les Chrétiens se feront Juifs.

L'ÉPINE.

Cela crie vengeance! Il faut faire des réclamations, il faut.....

MELCHISEDECH.

Il me faut me payer aujourd'hui.

L'ÉPINE.

Aujourd'hui, y pensez-vous?

MELCHISEDECH.

Assurément!

L'ÉPINE.

Aujourd'hui, jour du sabbat, vous auriez le cœur de recevoir de l'argent!

MELCHISEDECH.

Tous les jours sont bons pour recevoir.

L'ÉPINE.

Mais attendez au moins le retour de notre courrier.

MELCHISEDECH.

Ah! bien oui, si je me reposais là-dessus!

L'ÉPINE, *à part.*

Qu'entends-je? On vient de ce côté, c'est peut-être le colonel; qu'il ne nous trouve pas en si mauvaise compagnie. (*Haut.*) Venez, j'ai certaine proposition à vous faire dont vous serez satisfait.

MELCHISEDECH.

Si ce nest pas de l'argent, je n'écouterai rien.

L'ÉPINE, *l'entraînant.*

Venez, vous dis-je, vous serez content.

SCÈNE III.

ROSEMONDE, *elle entre doucement par la porte à droite, cachant un tableau qu'elle tient de la main gauche.*

Bon, il n'y a personne, nous pouvons exécuter notre projet. Mon frère, mon frère! — La jolie surprise que Gercour aura à déjeûner! (*Elle met son tableau sur une chaise.*) Comme il ouvrira de grands yeux en voyant représenté dans ce tableau la belle action qu'il a faite! — Et mon frère, qui prétendait que ce n'était pas aujourd'hui le 11 Octobre, jour de Ste. Gertrude, anniversaire de

celui où Gercour lui a sauvé la vie. — Oh! ces hommes, ces hommes, la chanson allemande à bien raison.

Air : *Allemand.*

L'homme est honnête,
Mais il place par malheur
Tout dans sa tête,
Rien dans son cœur.

A l'entendre, son ame agit,
Son cœur s'émeut, il s'attendrit,
Et dans tout ce qu'il dit
Ou qu'il écrit,
On ne voit que l'esprit.

L'homme est honnête, etc.

Dans la morale, il est savant,
Et pour le calcul, excellent;
En fait de sentiment
C'est différent,
Il est fort ignorant.

L'homme est honnête, etc.

Mon frère, mon frère! — Mais, quand j'y pense, qui est-ce qui peut donc chagriner Gercour? — Depuis quelques jours je lui trouve l'air plus triste que de coutume. — Et mon frère ne s'avise-t-il pas d'avoir de l'humeur contre lui? il l'aime et il lui trouve des torts, il dit qu'il est bon, et puis après il dit qu'il est fier: moi, je ne lui connais qu'un défaut, il est Français pourtant, et j'avais entendu dire dans notre Allemagne que les Français étaient toujours amoureux. — Ah! il faut bien qu'il ait quelques exceptions! Après tout, s'il n'a que de l'amitié à m'offrir, je dois m'en contenter:

Air : *De l'Amant.*

Son amitié toujours si tendre
A le regard si caressant,
Et quand elle se fait entendre
Son langage est si séduisant,
On voudrait bien dans un ménage
Vivre avec elle de moitié;
Oui, mais on dit qu'en mariage
On n'épouse pas l'amitié:
Hélas! on dit qu'en mariage
On n'épouse pas l'amitié.

Mon frère, mon frère?

SCÈNE IV.

ROSEMONDE, STOLBERG, *un papier cacheté à la main.*

ROSEMONDE.

Eh bien! vous l'avez vérifié? Est-ce aujourd'hui le 11? M'étais je trompée?

STOLBERG.

Tu as raison. — Aide-moi à marcher. — Bien.

ROSEMONDE, *allant à son tableau.*

Tout est déjà là; tenez.

STOLBERG.

(*A part*) Morbleu, monsieur de Gercour, nous verrons qui de nous deux l'emportera? Parce que vous êtes français vous croyez que tout doit vous céder, mais il n'en sera pas ainsi? (*Il porte sa main à sa jambe.*) Haye?

ROSEMONDE, *accourant.*

Qu'avez-vous! vous souffrez donc toujours?

STOLBERG.

Que veux-tu, ce sont les revenant bons du métier?

Air: *J'aime ce mot de gentillesse.*

Rentrer avec un bras de moins;
N'avoir plus qu'un pied sur la terre;
Être perclus dans tous les points,
Tels sont les profits de la guerre.
Heureux dans la chance à courir
Si le beau laurier qu'elle apprête,
Tout en venant pour la couvrir,
N'emporte pas aussi la tête.

ROSEMONDE.

Mon Dieu! ne me parlez donc pas comme cela! vous me faites frémir.

STOLBERG

Voilà qui est fini, ma sœur, je viens de recevoir une lettre, où l'on me marque que la paix est ratifiée. (*Confidemment.*) Dans cette lettre il y a aussi un article qui te concerne.

ROSEMONDE.

Un article qui me concerne? qu'est-ce que c'est, mon frère?

STOLBERG.

Je te communiquerai cela tout-à-l'heure, dépêchons, as-tu là ton tableau?

ROSEMONDE.

Le voilà? j'y ai encore retouché ce matin. Comment le trouvez-vous?

STOLBERG.

A merveille! tu t'es surpassée

ROSEMONDE.

Vous croyez donc que Gercour reconnaîtra le champ de bataille, la disposition du combat? Ce sera votre faute, au moins, s'il ne la reconnaît pas, mais vous n'avez non plus de mémoire? n'avoir pas seulement pu vous rappeler quelle était la couleur du cheval que montait Gercour.

STOLBERG

Blessé comme je l'étais, cela m'est bien pardonnable?

ROSEMONDE.

A tout hazard je lui ai donné un beau cheval blanc. Voyez comme Gercour se précipite pour vous sauver, quel feu il a dans les yeux, comme il est animé?

STOLBERG.

Tu n'as pas été embarrassée là, n'est-ce pas?

Air: *De Doche.*

Un homme, pour faire un tableau,
Sur une femme a l'avantage;
Plus de vigueur dans le pinceau
Donne plus d'éclat à l'ouvrage;
Il excite l'étonnement,
Mais souvent sans parler à l'ame;
Pour bien peindre le sentiment,
Il faut le pinceau d'une femme.

ROSEMONDE.

Cela est vrai, mon frère, les hommes frappent, mais les femmes touchent.

STOLBERG.

Ah ça! maintenant il faut le placer, cela te regarde encore.

ROSEMONDE.

Attendez! il me semble avoir entendu du bruit... Non, ce n'est rien. — Où l'attacherons-nous? à la place de celui-ci? Gercour viendra dans le salon à l'heure du déjeûner, tout en causant nous le lui ferons voir, et nous jouirons de sa surprise.

STOLBERG.

Très-bien.

ROSEMONDE.

Ces jours-ci il était si intrigué de savoir ce que je faisais toute seule, il me semble déjà voir son étonnement:

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Tout-à-coup il lève la tête
En appercevant le tableau,
Et son œil étonné s'arrête
Sur cet objet pour lui nouveau ;
Moi tout bas de sourire,
Et lui tout haut de dire :
De ce tableau qui peut m'avoir fait don ?
Hola ! quelqu'un ; il faut m'instruire !
Nous de dire : qu'avez-vous donc ?
Lui tout hors de soi,
L'Epine, est-ce toi ?
Qui ? moi ! non, ma foi.
Et qui donc ? c'est moi,
Oui, vraiment, c'est bien moi,
C'est moi, c'est moi, c'est moi ;
Mon frère (*bis.*) je croi' que je le voi',
Que je le voi'.

STOLBERG.

Dépêche donc si tu ne veux pas être surprise.

ROSEMONDE.

Aidez-moi, vous qui parlez, prenez celui-ci ! (*Elle décroche le tableau qui est à la muraille*) ; mais ne regardez pas encore ; allez-vous-en là-bas, à sa place ordinaire.

Air *de la Camargo.*

Il faut que Gercour
Le voye en son jour ;
Le tableau le meilleur
N'a plus de couleur,
S'il n'est disposé.—
Êtes-vous placé ! (*Le Colonel s'asseoit.*)
Bien ; dites-moi s'il fait
De-là son effet.

STOLBERG.

Que je mette
Ma lunette ;
Il est à mes yeux
Au mieux.

ROSEMONDE.

Point de feinte,
Point de crainte ;
On doit à sa sœur
Parler en honneur.

STOLBERG.

Vraiment à mes yeux
L'ouvrage est au mieux.

ROSEMONDE.

Moi, que je juge aussi
S'il est bien ainsi.
(*Elle va à la place où était le Colonel.*)

Pas trop élevé ;
Du grand jour privé ;
Oui, je vois bien qu'il fait
D'ici son effet.

STOLBERG, *donnant le papier qu'il tient.*

Mets à présent cela.

ROSEMONDE.

Quel est ce paquet-là !
A Gercour
En ce jour
Doit-il plaire ?

STOLBERG.

Je l'espère ;
(*A part.*) N'y crois guère,
Il est entêté,
Rempli de fierté.

ENSEMBLE.

Vraiment à mes yeux
L'ouvrage est au mieux ;
De près, de loin aussi,
C'est très-bien ainsi,
Pas trop élevé ;
Du grand jour privé ;
Et je vois bien qu'il fait
Et tu vois
D'ici son effet.

ROSEMONDE.

Mon Dieu que je voudrais déjà être à l'heure du déjeûner ! mon frère, vous dites que vous avez à me parler, il faudra vous dépêcher, si c'est trop long, d'abord, je vous laisse là.

STOLBERG.

Sois tranquille.

ROSEMONDE.

J'entends du bruit, c'est l'Épine qui revient. (*Elle emporte le tableau qu'elle a décroché.*) Vîte, vîte, bien, il ne nous aura pas vu.

SCENE V.

L'ÉPINE, *seul.*

Le maudit homme ! je n'ai pu rien obtenir de lui ; pour toute réponse, de l'argent ! mais daignez faire attention, de l'argent ?—Considérez, s'il vous plaît, de l'argent ?— Pour comble de malheur, nos domestiques s'entendent avec lui. Ce coquin de traiteur, que, par délicatesse, nous faisons passer pour notre cuisinier ; ces

valets de place, que, par délicatesse aussi, nous faisons passer pour les nôtres, tous est conjuré contre nous ?

Air: *Vaudeville d'Angélique.*

Encore si le cuisinier
Nous était demeuré fidèle ;
Mais le coquin est le premier.
C'est lui qui chauffe la querelle.
Mon maître s'est trop endormi ;
Il aurait dû solder ses livres.
Que faire contre un ennemi
Qui peut nous couper les vivres!

SCÈNE VI.

L'ÉPINE, GERCOUR.

GERCOUR.

L'Epine?

L'ÉPINE.

Monsieur?

GERCOUR, *sortant de son appartement.*

Ah ! te voilà. Il faut que tu me rende le service le plus important.

L'EPINE.

Un service?—Permettez qu'auparavant je vous rende compte d'une commission.

GERCOUR.

Tu me diras cela après. Je veux t'ouvrir mon cœur, mon ami, depuis quelques jours ma tête se perd.

L'ÉPINE.

Je m'en étais douté, Monsieur.

GERCOUR.

Je n'y suis plus.

L'ÉPINE.

Cela est vrai!

GERCOUR.

Tu as remarqué avec quelle affectation Rosemonde m'évite, comme elle se cache de moi, comme elle s'enferme dans son cabinet, sans que je puise y pénétrer.—Ajoute à cela son air rêveur, préoccupé, des soupirs qui la trahissent malgré elle, et plus encore quelques mots échappés hier au colonel, sur son établissement; mon ami, je frémis de la voir passer dans les bras d'un autre.

L'ÉPINE.

Comment, Monsieur, est-ce que vous seriez jaloux, je ne vous croyais pas même amoureux.

GERCOUR.

Apprends donc un secret que je ne puis cacher plus long-tems. — Tu sais dans quelle indifférence je vivais, avec quelle malignité je plaisantais sur l'amour:

Air: *Nouveau de Doche.*

Ah! l'Amour s'en est bien vengé.
Le jour que je vis Rosémonde,
Du dieu que j'avais outragé,
Je sentis l'atteinte profonde;
Mon œil s'ouvrit au même instant
Au jour tout nouveau qui m'éclaire;
L'amour est à l'indifférent.
Ce qu'à l'aveugle est la lumière.

L'ÉPINE.

Diable, monsieur, je vois que vous aviez là, *incognito*, une passion bien violente; voyons, que puis-je faire pour votre service?

GERCOUR.

Je t'ai vu causer quelquefois avec la suivante de Rosemonde, il faut la questionner.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

GERCOUR.

Lui arracher le secret de sa maîtresse.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

GERCOUR.

Pour mieux réussir, tu feras semblant d'être amoureux d'elle.

L'ÉPINE.

Alte-là, monsieur, elle est laide en diable,

GERCOUR.

C'est égal, mon ami, c'est égal, pour me servir rien ne dois t'arrêter. — Si tu savais comme cette idée de voir Rosemonde en épouser une autre m'a fait souffrir depuis hier.

Même air.

Qu'à jamais j'en sois séparé;
Je soutiens ce coup qui m'accable;
Mais qu'un autre en soit adoré,
Voilà l'idée insupportable.
Non, ce n'est rien que le malheur
D'être privé de son amie;
Le mal qui déchire le cœur
C'est le mal de la jalousie.

L'EPINE.

Mais, monsieur, que ne parlez-vous? En vous taisant toujours, vous laissez le champ libre à vos rivaux.

GERCOUR.

Eh! malheureux, le puis-je?—Si tu savais la violence que je me fais! — As-tu oublié que je dépends d'un oncle; que les volontés de cet oncle sont absolues? — Parce que je lui dois tout, parce que j'attends tout de lui, n'abuse-t-il pas de son pouvoir de la manière la plus cruelle — Veut-tu que je brave toutes les lois de l'hospitalité, que, chez moi, je cherche à séduire l'innocence? — Mais à propos, ce courrier que j'ai envoyé, en as-tu des nouvelles.

L'EPINE.

Mon Dieu, non monsieur.

GERCOUR.

Autre embarras. Sans argent, et qu'allons-nous devenir? — Tu devais, ce matin, faire certaines tentatives; les as-tu faites?

L'EPINE.

Oui, monsieur. D'abord pour faire honneur à quelques vieux parens que vous avez dans la ville; j'ai été chez eux, je leur ai peint votre situation, rappelé votre excellente conduite. — C'étais bien le discours le plus pathétique. —

GERCOUR.

Dépêche; qu'a-t-il produit?

L'EPINE.

Pour toute réponse, ils m'ont mis à la porte.

GERCOUR.

Oh ciel!

L'EPINE.

Remettez-vous, monsieur, remettez-vous. Delà j'ai été chez vos amis. Si tôt qu'ils m'ont vu, ils m'ont fait un accueil charmant. — Comment va-t-il? Pourquoi ne le voyons-nous plus? — Vraiment, monsieur, ce n'est pas de l'amitié, c'est de l'adoration que tous ces bons amis ont pour vous.

GERCOUR.

Je connais leur tendresse. — Ces bons, ces chers amis! — Eh bien?

L'EPINE.

Enhardi par un accueil si obligeant, je me suis hazardé. J'ai jetté quelques mots sur le besoin dans lequel vous vous trouviez. — Aussi-tôt. . . .

GERCOUR.

Aussitôt, dis-tu?

L'ÉPINE.

Ça été l'affaire d'un clin-d'œil, ils m'ont tourné le dos.

GERCOUR.

Les perfides!

L'EPINE.

Du courage, monsieur, du courage. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, ni du côté des parens, ni de celui des amis, je me suis tourné du côté des usuriers; oh les braves gens, comme ils sont toujours disposés à obliger leur prochain! — Ceux-là ne demandent pas mieux que de vous ouvrir leur bourse. — Mais tout-à-coup ils ont parlé de gages, de nantissemens, de quelque bonne terre au soleil. Or, comme vous n'avez que des dettes au soleil, je les ai remerciés de leur bonne volonté, et je me suis retiré.

GERCOUR.

Misérable! tu ne leur as donc pas montré la lettre de mon oncle?

L'ÉPINE.

Cette lettre où il nous annonce de l'argent? Diable, je m'en suis bien gardé?

GERCOUR.

Comment? et c'est ainsi que tu me sers?

L'ÉPINE.

Vouliez-vous que je me fisse rire au nez? Dans toute la France, aujourd'hui, il n'y a pas un jeune homme qui emprunte de l'argent, qui n'ait dans la poche une lettre de son oncle; on ne croit plus aux oncles, Monsieur, on n'y croit plus du tout.

GERCOUR.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire?

L'ÉPINE.

Non, Monsieur, vous n'en êtes pas encore au plus fatal?

GERCOUR.

Achève.

L'ÉPINE.

Je rentrais ici le désespoir dans l'ame, lorsque ce maudit Melchisedech, avec son air patelin et sa figure sinistre, est venu m'avertir que si aujourd'hui vous ne lui donniez pas de l'argent, vos créanciers ne pourraient se dispenser de vous faire coucher ce soir en prison.

GERCOUR.

Air : *De Wicht du mariage renoué.*

Va, mon ami, malgré leurs droits,
Sois sûr qu'ils n'oseront rien faire ;
Un Juif y regarde à deux fois
Avec un brave militaire ;
Quand nous venons de conquérir
Tant d'honneur dans notre campagne,
Voudrais-tu qu'ils vinssent saisir
Un des vainqueurs de l'Allemagne ?

L'ÉPINE.

Ne vous y fiez pas, Monsieur, ne vous y fiez pas.

GERCOUR.

Sois-en sûr, il ne s'agit que de gagner du tems. Si Melchisedech revient, amène-le moi, je lui ferai entendre raison. — Et mais, qu'apperçois-je ! quel est-ce tableau ? (*Il le détache*). Je ne me trompe pas, il représente le moment où j'ai sauvé le frère de Rosemonde; mais de qui peut-il être ! qui l'a mis là ?

L'ÉPINE.

Monsieur, j'ignore en vérité, hors Melchisedech et moi, personne aujourd'hui n'est entré dans la maison. — Attendez, en rentrant ici tout-à-l'heure j'ai cru entendre fermer la porte de ce côté. — N'en doutez pas, c'est quelque tour de votre jolie allemande.

GERCOUR.

Serait-il possible ?

L'ÉPINE.

Et voilà sûrement pourquoi elle s'enfermait si bien dans sa chambre.

GERCOUR.

Tu as raison ! et moi, qui presque au même moment la calomniais, l'accusais d'indifférence. — Rosemonde, Rosemonde, me le pardonnerez-vous ?

L'ÉPINE.

Une lettre accompagne le tableau, il faut la lire ?

GERCOUR, *il porte le tableau sur une chaise.*

Une lettre, donne, serait-ce aussi d'elle ? (*Il l'ouvre*). Des billets au porteur ?

L'ÉPINE, *ouvrant de grands yeux.*

Des... des billets au porteur? je me trompais, Monsieur, c'est le ciel, le ciel en personne qui vient à notre secours.

GERCOUR.

La lettre est du colonel, quel peut être le sujet ? (*Il*

lit.) « Gercour, j'ai voulu vingt fois m'expliquer avec vous, vous éludez toujours, la générosité doit avoir des bornes, daignez accepter la somme ci-jointe, qui n'est que le montant des dépenses que vous avez faites pour moi, ce serait m'offenser que de refuser encore ». — Moi, que j'accepte de l'argent, ô trop généreux ami...

Air : *De la piété filiale.*

Lorque je reçus tes bienfaits,
Combien mon ame y fut sensible ;
Ah ! m'écriai-je ! qu'il me soit possible
De reconnaître un jour ce que tu fais ;
Le ciel remplit mon espérance,
J'ai pu te sauver à mon tour.
C'est le seul bien qui me reste en ce jour,
Laisse-moi ma reconnaissance.

(*Il va au secrétaire, et écrit un mot.*)

L'Epine ?

L'ÉPINE.

Monsieur.

GERCOUR.

(*Donnant le mot qu'il vient d'écrire*). Tiens, prends aussi ces billets, et reporte-les à M. de Stolberg.

L'ÉPINE, *les prenant malgré lui.*

Mon maître, songez à ce que vous faites.

GERCOUR.

Vas où je t'envoie.

Air : *Vaudeville de Jean Monnet.*

Moi, voilà ma récompense ;
Oui, j'accepte ce présent.
Mais toujours comme une offense,
Le cœur repousse l'argent ;
C'est l'ardeur
D'un bon cœur
Qui donne un prix au service ;
Le payer est injustice,
C'est détruire sa valeur.

Charmant tableau, tu ne me quitteras plus !

(*Il rentre dans son appartement.*)

SCENE VII.

L'ÉPINÉ, *seul.*

Vas où je t'envoie ? — Cela est bientôt dit, il me semble, à moi, que jamais argent n'était arrivé plus à-propos.

SCÈNE VIII.

L'EPINE, ROSEMONDE.

ROSEMONDE.

Eh bien ! qu'est-ce que je vois ! mon tableau n'y est plus. C'est mon frère qui en est cause, j'avais bien besoin de sa fâcheuse confidence? M. l'Epine, est-ce que votre maître est déjà venu ici?

L'ÉPINE.

Oui, Mademoiselle?

ROSEMONDE.

Et le tableau qui était là?

L'ÉPINE.

Il l'a emporté.

ROSEMONDE.

Allons, et nous n'aurons pas joui de sa surprise? Dites-moi au moins, a-t-il paru bien étonné?

L'ÉPINE.

Il fallait le voir, Mademoiselle? vous savez comme depuis quelque tems il a un air sombre, rêveur, dès qu'il a apperçu le tableau, il a pris un air moitié gai, moitié triste, il n'était pas reconnaissable.

ROSEMONDE.

Qu'est-ce qu'il a donc, votre maître, monsieur l'Epine?

L'ÉPINE.

Ce qu'il a? (*A part.*) Je crois que voici une occasion favorable de servir mon maître? (*Haut.*) Vous voulez le savoir?

ROSEMONDE.

Oui, oui, dites tout de suite.

L'EPINE.

C'est que c'est une chose de la plus grande importance, voyez-vous. — Vous me promettez bien de n'en rien dire?

ROSEMONDE.

Soyez-en sûr.

L'EPINE.

Faites-y attention. Dans ce pays:

Air: *De la Dansomanie.*

Fille à qui l'on dit un secret,
Il est rare qu'elle se taise;
Avoir le cœur fort indiscret
C'est le défaut d'une française.

ROSEMONDE.

Gardez toujours fidèlement
Le secret que l'on lui demande;
Ne jamais trahir son serment,
C'est la vertu d'une Allemande.

L'ÉPINE.

Puisqu'il en est ainsi, vous allez tout savoir. — Apprenez que mon maître... personne ne nous écoute, apprenez que mon maître...

DUO

(*Des deux Prisonniers.*)

ROSEMONDE.

Eh! bien; parlez..

L'EPINE.

Oui, m'y voilà.

ROSEMONDE. L'EPINE.

Expliquez-moi cela (*bis*). Comment dit-on cela (*bis*)?

L'EPINE.

Mais le terme à présent m'échappe.

ROSEMONDE.

Eh quoi! le terme vous échappe!

L'EPINE.

Quand par les yeux quelqu'un nous frappe,

ROSEMONDE.

Quand par les yeux quelqu'un nous frappe,

L'EPINE.

Et que le mal se porte là,

ROSEMONDE.

Et que le mal se porte là;

L'EPINE.

Comprenez-vous cela?

ROSEMONDE.

Oui, je crois vous entendre

L'EPINE.

Vous y seriez déjà,

ROSEMONDE.

Je tache de comprendre.

L'EPINE.

Quand les yeux,

ROSEMONDE.

Heim!

L'EPINE.

Brillent de certain feux.

ROSEMONDE.

Après?

L'EPINE.

Sitôt que l'on est deux;
Suivez, mademoiselle,
Suivez bien l'entretien.

ROSEMONDE.

Je suis bien l'entretien,

L'EPINE.

Eh bien !

ROSEMONDE.

Monsieur, cela s'appelle

ROSEMONDE.

Monsieur, cela s'appelle.

L'EPINE.

Eh bien ! eh bien !

ROSEMONDE.

Être amoureux ;

L'EPINE.

Voilà le mot ?

ROSEMONDE.

J'ai deviné bientôt.
Voilà, le mot.
Ce n'est pas un défaut. (*bis.*)

Par ce mot, combien il intéresse !
Par ce mot,
Par ce mot, combien il intéresse !
Ah ! que son cœur agité

Connaît bien la tendresse !
Ah ! que son cœur agité

Connaît bien la tendresse !
Eh ! combien,
Eh ! combien son sort intéresse ! *bis.*
Intéresse ! *bis.*
Oui, son sort intéresse.

L'EPINE.

Voilà, voilà le mot.
Que j'étais un grand sot !
Ce n'est pas un défaut. (*bis.*)
Par ce mot,
Par ce mot, combien il intéresse !
Par ce mot,
Par ce mot, combien il intéresse !
Mais qui s'en serait douté !
Eh, quoi ! son cœur agité
Connaîtrait la tendresse ?
Mais qui s'en serait douté ?
Eh, quoi ! son cœur agité
Connaîtrait la tendresse ?
Ah ! combien,
Ah ! combien son sort intéresse ! *bis.*
Intéresse ! *bis.*
Oui, son sort intéresse.

ROSEMONDE.

Vous dites qu'il est amoureux, et savez-vous de qui, M. l'Epine ?

L'ÉPINE.

Comment, si je le sais, je suis son confident.

ROSEMONDE.

La personne est-elle jolie ?

L'EPINE.

Jolie ? permettez que je compare ? — Jolie comme vous ?

ROSEMONDE.

Est-elle bonne ?

L'EPINE.

Aussi bonne que vous ?

ROSEMONDE.

Et l'aime-t-elle ?

L'EPINE.

Ceci est plus difficile à vous dire, il me faudrait encore un moyen de comparaison. — Dites-moi, aimez-vous bien M. de Gercour ?

ROSEMONDE.

Moi, j'ai beaucoup d'amitié pour lui.

L'EPINE.

Eh bien! elle l'aime comme vous.

ROSEMONDE, *vivement.*

Oh ! pour celui-là, ce n'est pas possible.

L'EPINE.

Tenez, lisez ce livre de nos pensées, qui va vous mettre au fait. — Un hasard me l'a fait trouver, mais ne me trahissez pas (*A part, en s'en allant.*). Quant à ces billets, pour laisser à mon maître le tems de la réflexion, allons chercher le déjeûner.

SCÈNE IX.

ROSEMONDE, *seule.*

Ses pensées ? Les pensées d'un homme ? Cela me fait peur ! — Première pensée : Toute sa vie à l'honneur.... ah ! je reconnais bien là la noblesse de son ame. — Pour braver l'amour, il ne s'agit que de l'envisager gaiement ? Que dit-il là ? l'amour pour lui ne serait qu'une plaisanterie ? ah je respire ? Eh quoi ! c'est moi qu'il aime, et il n'osait me le dire ? c'est par délicatesse qu'il se taisait ? — Oui, mais comment allons-nous faire, maintenant ? Mon frère vient de me dire qu'il avait disposé de ma main pour un autre. — Si je l'épouse, cet autre, à qui sera la faute ? puisque Gercour m'aime, ne devait-il pas me le faire connaître ?

Air : *Du Divorce.*

Ai-je donc un air si sévère !
Dans mes yeux que ne lisait-il !
L'œil d'une amante est si sincère !
L'œil d'un amant est si subtil !
Comment m'aurait-il offensée,
En disant je suis amoureux ?
Dans le même instant, tous les deux,
Nous eûmes la même pensée,

SCENE X.

ROSEMONDE, GERCOUR.

Chère Rosemonde, vous voilà, que j'ai de remerciemens à vous faire.

Air : *Pauvre Petit.*

Que ce tableau
M'a paru beau !
Et quoi ! pour moi votre pinceau

Au milieu des alarmes,
Bravant l'effroi des armes,
Mais par la tendresse aguerri,
Me met près d'un frère chéri.
Pour moi (*ter*) quel aspect plein de charmes!

ROSEMONDE.

Dans ce tableau, non loin de vous,
Par un rapprochement bien doux
J'avais aussi marqué ma place;
Mais mon frère aussitôt l'efface,
En me disant qu'il n'est pas bien,
Hélas! moi, je n'en savais rien,
Qu'une fille s'en aille
Sur un champ de bataille.

ENSEMBLE.

GERCOUR. ROSEMONDE.

Que ce tableau, etc. Que ce tableau, etc.

ROSEMONDE.

Quoi! mon tableau
Vous paraît beau!
Bien facilement mon pinceau,
Au milieu des alarmes
Bravant l'effroi des armes,
S'est par la tendresse aguerri,
Vous voir près d'un frère chéri,
Pour moi (*ter.*) quel aspect plein des charmes!

SCÈNE XI.

ROSEMONDE, GERCOUR, L'EPINE, *apportant le déjeûner.*

Les voilà ensemble, bien? Gardons-nous de les interrompre, et posons doucement sur la table....

(*Il fait du bruit.*)

GERCOUR, *se retournant*

C'est toi, l'Epine; as-tu rempli mon ordre.

L'EPINE.

Non, Monsieur.

GERCOUR.

Cours-y dans l'instant, ou sinon je te chasse.

L'EPINE.

Allons, puisqu'il faut rendre, rendons, mais cela est bien dur.

(*Il entre chez le baron.*)

SCÈNE XII.

ROSEMONDE, GERCOUR.

GERCOUR, *surprenant Rosemonde les yeux sur ses tablettes.*

Par quel hasard, dites-moi, qui vous a remis ces tablettes ? Les avez-vous lues ?

ROSEMONDE.

Oui.

GERCOUR.

Ainsi ! vous savez.

ROSEMONDE.

Je sais que vous m'aimez...

GERCOUR.

Tant de témérité vous a sans doute blessée ?

ROSEMONDE.

Blessée ? et pourquoi donc ? Blesse-t-on les gens quand on les aime ?

GERCOUR.

Rosemonde, si vous saviez ma position !

ROSEMONDE.

Vous ignorez la mienne.

GERCOUR.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Ce cœur qui ne peut plus changer,
Craint tout en se faisant connaître ;
Pour vous je suis un étranger,
Un autre climat m'a vu naître.

ROSEMONDE.

Vous, étranger, Qu'ai-je entendu ?
Qu'importe, un pays ou bien l'autre ;
Pour moi, dès que je vous ai vu,
Mon cœur au même instant s'est cru
Du même pays que le vôtre.

Mais pourquoi ne m'avoir pas parlé plutôt, maintenant il n'est plus tems.

GERCOUR.

Que voulez-vous dire ?

ROSEMONDE.

Oui, voilà ce que c'est que de cacher aux gens ce que l'on sent pour eux. — Ce matin, mon frère m'a parlé d'un mariage qu'il vient d'arranger ; moi qui ne savez pas que vous m'aimiez, je n'ai rien eu à lui répondre.

GERCOUR.

Oh ciel ! quel est mon malheur ! Ce dernier coup me manquait encore.

SCENE XIII.

ROSEMONDE, GERCOUR, STOLBERG.

STOLBERG, *il entre appuyé sur une canne, et les billets à la main.*

Où est-il ? où est-il ? C'est donc à dire, monsieur, qu'il faudra que je reçoive tout de vous, sans que vous vouliez rien prendre de moi ?

Air : *Il est certaine sympathie.*

Un tel marché ne peut se faire,
Il est contre la loyauté ;
Il faut toujours, dans une affaire,
Des deux côtés égalité :
Me refuser, serait étrange,
Moi, m'acquitter est mon devoir ;
Ici-bas tout n'est qu'un échange,
Qui veut donner doit recevoir.

ROSEMONDE.

Mon frère a raison.

GERCOUR.

Même air.

Cessez, de grâce, un tel langage,
Convient-il à mon bienfaiteur ?
Dans le seul bien qui le soulage,
Laissez-moi contenter mon cœur ;
Si j'ai fait quelque sacrifice,
Ce cœur est exempt de regrets ;
Mais qu'un soldat vende un service ;
C'est outrager l'honneur français.

STOLBERG.

Morbleu ! Tiens, Gercour, écoute-moi, tu n'es pas riche, je t'ai coûté beaucoup, la situation n'est pas égale, laisse-moi m'acquitter envers toi.

GERCOUR.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Si vous voulez m'humilier,
Et déshonorer votre asyle,
Quelques dépenses à payer
Sont une chose assez facile ;
Mais si dans leur juste valeur,
Vous comptez pour dette acquittable
Votre existence et mon bonheur,
Monsieur, vous êtes insolvable.

STOLBERG.

Air : *De la Forêt noire.*

Ah, morbleu ! c'est trop de fierté,
Cessez de vous défendre.

GERCOUR.

C'est trop de générosité,
Je ne puis vous entendre,
Tous vos bienfaits
Sont là gravés, et pour jamais.

STOLBERG.

Monsieur, laissez là mes bienfaits,
Garder un souvenir
De si peu d'importance,
C'est trahir,
C'est trahir
La reconnaissance.

GERCOUR.

C'est servir,
C'est servir
La reconnaissance.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ROSEMONDE, STOLBERG.

STOLBERG.

Eh bien! où va-t-il? Gercour! il ne m'écoute pas! — Ma sœur, viens, sortons d'ici, nous ne pouvons plus rester dans une maison où l'on ne reçoit que des refus.

ROSEMONDE.

Mon frère, mon frère, vous vous emportez toujours.

STOLBERG.

Serait-ce parce qu'il est Français et que je suis Allemand? Les Français, j'en conviens, ont des vertus; et bien, nous autres, n'en avons-nous pas? Ils sont braves, nous le sommes aussi, ils aiment la gloire, et ne sommes-nous pas aussi de bons vivans?

Vaudeville d'Alcibiade de Wicht.

Il faut nous voir dans un festin,
Joyeux amis, bons camarades,
Faire couler des flots de vin;
Nous saluer par des rasades:
D'après leur goût, leur qualité,
Tous les peuples ont leur devise:
Celle des Français est gaité.
Et la notre, à nous, c'est franchise.

ROSEMONDE.

Un mot, de grace!

STOLBERG.

Et il appelle ses refus de la délicatesse? Ce n'est, non, ce n'est que de l'entêtement. Je ne puis rester plus long-

tems dans la maison, et à la charge d'un homme qui me refuse toujours.

ROSEMONDE.

Vous ssvez, mon frère, que le médecin vous défend de vous mettre en colère.

STOLBERG.

Le médecin ne sait ce qu'il dit, la colère me fait du bien. Des refus ! des refus ! Holà quelqu'un !

SCENE XV.

Les Précédens, un DOMESTIQUE du Baron.

STOLBERG.

Prenez toutes mes malles, tous mes effets, qu'on les porte à l'instant dans l'auberge la plus voisine.

ROSEMONDE.

Mon frère !

STOLBERG.

Faites ce que j'ordonne.

SCENE XVI.

ROSEMONDE, STOLBERG.

ROSEMONDE.

Songez à l'éclat...

STOLBERG.

Non, désormais tout est rompu entre nous. — C'est lui qui l'aura voulu. — Tu le sais, je l'aimais comme un frère; à présent, dans mon cœur il n'y a plus rien pour lui, non, rien du tout, je le sens, vois-tu, rien.

ROSEMONDE.

Mon frère, s'il n'y a que ses refus qui vous blessent.

STOLBERG.

Comment, morbleu ! n'est-ce pas assez ?

ROSEMONDE.

Je connais bien, moi, quelque chose qu'il ne refuserait pas !

STOLBERG.

Que dis-tu ? Tu connais quelque chose qu'il ne refuserait pas ?

ROSEMONDE.

Oui, mon frère.

STOLBERG.

Et quelque chose de prix.

ROSEMONDE.

De prix ? — Pour lui, je le crois, du moins.

STOLBERG.

Serait-il possible ? — Et dis-moi, cette chose, pourrai-je en disposer à l'instant ?

ROSEMONDE.

Oui, mon frère.

STOLBERG.

Et il accepterait?

ROSEMONDE.

J'en suis sûre.

STOLBERG.

Oh ! combien tu me soulages ! Parle, parle, ma sœur.

ROSEMONDE.

Auparavant, entendons-nous bien.

Vaudeville de M. Guillaume.

D'après les lois de la délicatesse,
Vous cherchez quelque digne prix
Qui puisse payer sa tendresse,
Ainsi que les soins qu'il a prit.

STOLBERG.

Sans doute.

ROSEMONDE.

Et que sur-tout ce prix là soit le signe
Des sentimens de votre cœur.

STOLBERG.

C'est cela, parle.

ROSEMONDE.

Offrez-lui, Gercour en est digne,
La main de votre sœur.

STOLBERG.

Ta main ! T'aimerait-il ?

ROSEMONDE.

Même air.

Gercour long-tems m'aima, sans me le dire,
Moi, qui l'aimais sans le savoir,
Dans son ame je viens de lire,
Et dans la mienne il a su voir :
Si votre cœur devient sa récompense,
Que faire de plus pour Gercour ?
C'est payer la reconnaissance
Par les mains de l'amour.

STOLBERG.

Ah! ma sœur, tu me rends à la vie.— Je vais écrire à l'instant même pour rompre l'engagement que j'avais pris pour toi. — Ah ! monsieur de Gercour, vous croyez nous échapper, nous vous tenons, et vous pensez bien

que je me chargerai de la dot. — Ma chère sœur, ma bonne sœur, que je t'embrasse...

ROSEMONDE.

Qu'est-ce que j'entends ?

SCÈNE XVII.

ROSEMONDE, STOLBERG, Les Domestiques De STOLBERG, *sortant les malles*, MELCHISEDECH Huissiers, Archers, Créanciers, *qui se jettent dessus.*

MELCHISEDECH.

Air : *Ah ! le bel oiseau !*

Arrêtez tous ces effets,
Que l'on prétendait soustraire :
Arrêtez tous ces effets,
Les malles et les paquets.

ROSEMONDE, *effrayée.*

A qui en veulent ces messieurs là ?

L'HUISSIER.

Camarades ; point de pitié.

MELCHISEDECH.

Oui, faites votre devoir.

L'HUISSIER.

Air : *Du Zéphir.*

Allons,
Dépêchons,
Parcourons,
Furetons,
Crochetons,
Saisissons,
Sans façon,
Tout est bon.
Les lits,
Les habits,
Les tapis,
Les chassis,
Les lambris,
Sans sursis
Qu'ils soient pris.
Prier
Un huissier,
C'est injure au métier.
Sourds même à l'amitié,
Agissons sans pitié ;
L'huissier, homme mûr,
Doit avoir le cœur dur.
Amis, pour le plus sûr,
Ne laissons que le mur.

MELCHISEDECH, Huissier, Créanciers.

Allons,
Dépêchons, etc.

ROSEMONDE.

Ces gens-là me font peur.

STOLBERG, *avec colère.*

M'apprendrez-vous, enfin, à qui vous en voulez?

L'HUISSIER, *respectueusement*

Ne vous fâchez pas, s'il vous plaît.

STOLBERG.

Par la morbleu! si je coupe les oreilles à l'un de vous?

L'HUISSIER.

Mais, encore un coup, monsieur, cela ne vous regarde pas. Laissez-nous faire tranquillement nos petites affaires.

STOLBERG.

Que je vous laisse saisir mes effets?

L'HUISSIER.

Vos effets? Ce qui est là dedans? Laissez donc! nous sommes au fait de ces petits subterfuges.

STOLBERG.

Misérable!

L'HUISSIER.

C'est l'usage. Vous avez promis à monsieur de Gercour de lui sauver quelque chose.

ROSEMONDE.

Est-il possible! c'est Gercour qu'ils viennent saisir.

L'HUISSIER.

Nous sommes en règle, monsieur, et voilà nos pouvoirs dans la forme requise.

SCENE XVIII.

Les Précédens, L'EPINE.

L'EPINE.

Nos créanciers avec le colonel, c'est notre coup de grace.

STOLBERG, *lisant.*

Voyons : état des différentes dettes contractées par monsieur Gercour.

L'EPINE.

Monsieur, nous sommes en état de payer, je vous assure; si nous ne le faisons pas, c'est la faute d'un maudit oncle qui doit arriver tous les jours, et qui n'arrive jamais.

ROSEMONDE.

Mon frère, renvoyez-les.

STOLBERG.

Pour une année de loyer de la maison habitée par ledit Gercour. Comment, cette maison n'est pas à lui!

L'EPINE.

Non, monsieur, c'est pour vous recevoir que mon maître la louée.

STOLBERG.

Que m'apprends-tu! Mais par quel hazard ses propres gens sont-ils parmi ceux qui le poursuivent! N'est-ce pas là son cuisiner!

L'EPINE.

Ne faites pas attention, monsieur, c'est le traiteur voisin que nous fesions passer tel.

STOLBERG.

O digne Gercour! que ta conduite était noble! Parlez, combien vous faut-il!

MELCHISEDECH.

La somme est au bas.

STOLBERG, *lui donnant les billets qu'il tenait.*

Vous voilà payés, sortez.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, GERCOUR.

GERCOUR.

Ils sont ici, mes amis, venez chez moi, je ne puis vous parler dans cette chambre.

MELCHISEDECH.

Serviteur, monsieur, nous sommes payés.

SCENE XX et dernière.

ROSEMONDE, STOLBERG, GERCOUR, L'ÉPINE.

GERCOUR, *hors de lui.*

Qu'entends-je? Payé, par qui? (*à l'Épine.*) Dis-moi, pourquoi ne les as-tu pas empêchés de venir ici? (*A Stolberg.*) Monsieur, si c'est vous je ne puis accepter.

STOLBERG.

Eh! quoi un faible don?

ROSEMONDE.

Gercour, apprêtez-vous donc à de nouveaux refus.

GERCOUR.

Que prétendreriez-vous encore, je vous en avertis et je vous le répète ; quelque chose que ce soit, je refuse tout.

STOLBERG.

Et tu es bien déterminé à tenir ta parole?

GERCOUR.

Vous faut-il le serment le plus sacré?

ROSEMONDE.

Non, Gercour, non, ne jurez pas.

STOLBERG.

Voilà qui est fini, quant à moi, je vois que je dois renoncer à un projet tout-à-fait inutile; cependant comme il ne faut avoir rien à se reprocher, allons Rosemonde avant de nous séparer, fais à Gercour une dernière instance.

ROSEMONDE.

Moi, mon frère.

STOLBERG.

Oui, toi, une femme à toujours quelque moyens en réserve. — Allons va.

GERCOUR.

Et quoi, Rosemonde! vous vous mettriez aussi contre moi?

ROSEMONDE.

Quand les gens ont de l'obstination, il faut bien que tout le monde se réunissent contr'eux.

Air: *Souvant je voyais sous l'ormeau*

Allons, donnez-moi votre main.

GERCOUR.

Ma main! est-ce donc nécessaire!
Mais pourquoi ce regard malin?

ROSEMONDE.

Mais pourquoi cet air incertain?
Gercour, il faut me satisfaire.

STOLBERG.

Cette attitude assurément
Ne t'annonce rien de funeste.

ROSEMONDE.

Mon frère, achevez maintenant,
C'est à vous (*bis.*) à faire le reste.

STOLBERG, *joignant leurs mains.*

Tiens, refuse donc, homme impitoyable?

GERCOUR.

Que voulez-vous dire? Quel est ce signe?

ROSEMONDE.

Celui qui unit mon sort au vôtre, vous déplaît-il?

GERCOUR.

Est-il possible! Rosemonde, vous? Vous seriez à moi?

L'EPINE, *accourant.*

Vivat, monsieur, *vivat*, voilà notre courrier!

GERCOUR.

Où est-il?

L'ÉPINE.

Il me suit, et vous apporte une lettre de crédit de trois mille écus: votre oncle ayant appris de quelle manière vous vous étiez ruiné, paye vos dettes, parce que c'est, dit-il, la première fois que vous ayez bien employé votre argent.

GERCOUR.

Ah! Rosemonde, quel beau jour pour moi! (*A Stolberg.*) Mais vous, monsieur, comment vous remercier?

STOLBERG.

En acceptant, mon ami.

VAUDEVILLE.

Air: *Nouveau de Wicht.*

La paix unit nos deux pays,
Elle est le fruit de la victoire,
Vous en avez toute la gloire,
Nous en avons tous les profits;
Désormais que pouvions-nous faire,
Quand un héros vous conduisait,
Nous avons vu qu'il maîtrisait
Les hasards de la guerre.

GERCOUR.

Oublions quel fut le vainqueur,
Chacun eut des droits à la palme.
Quand la tempête enfin se calme,
Ne pensons plus à sa fureur.
Avant de quitter la carrière
On embrasse ses ennemis,
Et souvent l'on dût ses amis
Aux hasards de la guerre.

L'ÉPINE.

Le monde, en dépit de la paix,
Cherchera toujours à se battre,
Chacun fera le diable à quatre
Pour obtenir quelques succès :
Nous avons tous l'humeur guerrière,
Et ce qu'on aime mieux enfin,
C'est de partager le butin
Des hasards de la guerre.

ROSEMONDE, *au Public.*

Aux champs de Momus, un auteur
Livre combat à la critique,
Et dans ce démêlé comique,
L'auteur souvent n'est pas vainqueur :
Le nôtre, au sortir de l'affaire,
Quand il a bravé le hasard,
Vous demande, au moins par égard,
Les honneurs de la guerre.

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2427
S385H3
1809

Séguier, Armand Louis Maurice
Les hasards de la guerre